

Le bain et le miroir

Soins du corps et cosmétiques

Visite d'une exposition sur ce thème ayant lieu du 20 Mai au 21 Septembre 2009 dans deux très beaux lieux (à découvrir par ailleurs) :

Au Musée National du Moyen Âge - Thermes et hôtel de Cluny

6, place Paul Painlevé

75005 Paris

(pour la partie « de l'Antiquité au Moyen Âge »)

Au Musée National de la Renaissance

Château d'Ecouen

95440 Ecouen

(pour la partie Renaissance)

Ci-après une présentation (très incomplète) des œuvres exposées.

MUSEE DE CLUNY

Partie antiquité

Le bain était un moment important de la vie quotidienne dans l'Antiquité et ce dans **toutes les civilisations**.

Quand on parle des soins du corps on peut penser qu'on est face à un sujet très futile. Pourtant lorsqu'on regarde ces objets archéologiques, on se rend compte que c'est un sujet qui a toujours animé l'homme.

Exemple : la Vénus de Brassempouy



La vénus de Brassempouy ou la « dame à la capuche »

Ivoire de mammoth ; Grotte du Pape ; (Brassempouy, Landes) ; **Vers 21 000 ans avant J.-C.** ; H : 3,65cm

Elle porte des stries et scarifications évoquant les maquillages ou les tatouages.

Le soin du corps, la coiffure et le maquillage sont des préoccupations qu'on retrouve dans toutes les sociétés. Quels que soient les contextes archéologiques qu'on fouille, on retrouve toujours des objets en rapport avec la beauté et les cosmétiques.

Afin de mieux connaître la composition des cosmétiques et leurs usages, une étude menée par les laboratoires de l'Oréal Recherche et le Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF-CNRS) a permis l'analyse de 144 échantillons de produits. Grâce à ces travaux, l'homme du XXI^e siècle redécouvre couleurs et odeurs de la beauté antique et médiévale. Des objets contenant des traces de fard ou d'onguent, comme l'extraordinaire pyxide de Londres emplie de crème à blanchir, ou encore des représentations de visages maquillés, évoquent l'art d'embellir. Des manuscrits antiques et médiévaux présentent les ingrédients utilisés et les différentes étapes de fabrication des cosmétiques.

Ainsi, rompant avec l'image encore tenace d'un Moyen Âge obscur, l'exposition montre-t-elle au contraire la variété et le luxe des accessoires et des rituels de la toilette. L'art de la coiffure, parfois d'un raffinement inouï, se transmet d'une époque à l'autre. Peignes en ivoire, miroirs et autres instruments témoignent de la continuité des usages à travers celle des objets.

Si l'Eglise invite très tôt le fidèle au renoncement de soi, celui-ci n'en reste pas moins attaché aux soins corporels. Ce goût du soin de soi perdure au Moyen Âge puis se transmet à l'homme de la Renaissance.

A l'occasion de la réouverture du *frigidarium* restauré des thermes du nord de Lutèce, le musée de Cluny propose une découverte de la place de la cosmétique et des soins du corps dans la diffusion des modes et du savoir en Occident. Un projet pluridisciplinaire, réunissant les sciences humaines et physico-chimiques a offert l'opportunité d'aborder ces questions d'une manière nouvelle. Des ensembles archéologiques, des œuvres peintes et sculptées, des manuscrits et des objets de la vie quotidienne témoignent du voyage des modes et des idées. Des résultats d'analyses chimiques ouvrent des perspectives inédites sur l'évolution des coutumes.

L'art de se transformer et de présenter son corps et son visage constitue un passage, surprenant mais fertile en perspectives intellectuelles, entre l'homme et l'œuvre d'art. Ainsi, au vase mis au jour dans une tombe répond la représentation par l'artiste d'un visage aux carnations rehaussées de couleurs. À l'analyse d'un onguent ou d'un fard répond celle du pigment d'une peinture ou d'une polychromie de sculpture.

Les découvertes archéologiques de petit matériel lié à la cosmétique sont désormais interprétées comme des sources pour une meilleure compréhension des usages de la toilette dans le monde romain puis médiéval et certains textes, par exemple des recettes, s'éclairent aujourd'hui grâce à la chimie et à la botanique. Les modes de représentation de la beauté sont parmi les premières notions culturelles diffusées par une civilisation.

En donnant à voir l'importation d'un modèle méditerranéen dans l'ensemble du territoire de l'Empire, la transition culturelle et religieuse du premier Moyen Âge, l'héritage antique dans la pratique des soins du corps au Moyen Âge et les représentations de la beauté par les artistes médiévaux, l'exposition offre un parcours qui propose de découvrir dans le *frigidarium* antique l'idéal de beauté gréco-romain, puis, dans l'hôtel des abbés de Cluny, la manière dont les hommes et les femmes du Moyen Âge ont assimilé ces coutumes.



Les thermes étaient aussi des lieux où les éléments décoratifs avaient leur place.

Lors du percement du boulevard Saint-Michel au XIX^{ème} siècle, on retrouvait des fragments de cette petite mosaïque qui proviendrait d'une des salles de ces thermes du nord de Lutèce.

A cette époque gréco-romaine, on va au bain pour des raisons d'hygiène mais en allant au bain on prend aussi un bain de culture.



Les thermes sont un accessoire de la romanisation des gaulois. A premier siècle, on installe des thermes partout dans l'empire. Dans ceux-ci on peut découvrir des éléments de décor.

Exemple : cette statue découverte à Trèves, donc aux confins de l'Empire dans les thermes de Sainte Barbe.

Il s'agit d'une statue d'Artémis (ou peut-être d'une amazone en raison du carquois qu'elle porte). Elle rappelle cette vaste culture gréco-romaine qui est célébrée dans les bâtiments publics.



Fresque provenant de Pompéi.

C'est au second siècle que les romains vont adopter cette pratique grecque des thermes. Dans le sud de l'Italie ils vont construire des thermes privés et y apporter une invention fondamentale, à savoir l'hypocauste, c'est-à-dire le système de chauffage par le sol et donc l'abandon des braseros qui chauffaient les salles.

Le hammam est directement inspiré de ces thermes romains.

Ici, le dieu Eros nous indique ce qu'il faut regarder, à savoir Narcisse et son reflet dans l'eau. Très beau, il séduit toutes les jeunes femmes mais les repousse toutes. L'une de celles-ci en appelle à Fortuna la déesse de la juste colère pour le punir. La punition est dure puisque Narcisse tombera amoureux de sa propre image et ne pourra

s'en détacher les yeux lorsqu'il aura le malheur de se pencher au-dessus d'un plan d'eau pour éteindre sa soif.

Ici l'évocation de l'eau a un autre sens, l'eau est accessoire de toilette à savoir le miroir.

Au bain

Les civilisations qui se développèrent autour de la mer Méditerranée accordèrent depuis les temps les plus anciens, une singulière importance à la pratique du bain, très tôt liée à celle du sport. C'est en Grèce que se développa le gymnase dont le nom, dérivant de nu (*gymnos*), connote la vocation sportive. Le circuit des usagers masculins du bain romain public a été décrit par les auteurs. Une fois dévêtu, l'athlète s'ignait le corps d'une huile contenue dans l'aryballe qu'il portait sur lui avec d'autres accessoires. Après s'être badigeonné, l'athlète produisait son effort dans un espace découvert, la palestre. Puis, entrant dans le bâtiment couvert, il se rendait dans le *caldarium* où la chaleur, alliée à la sudation de son exercice athlétique, permettait aux encrassements de sortir des pores de sa peau. C'est à ce moment qu'il utilisait le strigile avec lequel il raclait son épiderme. Des éponges et pierres ponces complétaient ce nettoyage de la peau. Après cela, venait le plaisir d'un séjour dans le *frigidarium* qui offrait la possibilité de prendre un bain froid dans sa piscine (*natatio*). Ainsi les usagers des thermes étaient-ils, d'une certaine manière, les héritiers d'un idéal de beauté lié à la pureté de l'eau. Aphrodite, sortant de l'onde ou accroupie à sa toilette, constituait précisément une iconographie particulièrement prisée en un tel lieu.



La main de cette femme est appuyée sur la canalisation qui permettait l'évacuation des eaux dans un nymphée (sanctuaire consacré aux nymphes, déesses de l'eau). Cette nymphée était située sur le lieu d'une résurgence et c'est justement la source qui s'écoulait sous cette nymphe.

A travers l'évocation du monde funéraire, on s'aperçoit de la place prépondérante des préoccupations esthétiques dans le monde antique.

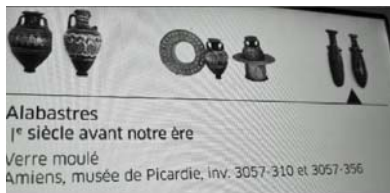
Dans la nécropole funéraire de **Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme)**, de l'époque gallo-romaine, on a découvert la sépulture (en incinération) d'une femme du 1^{er} siècle ap. JC. Rangé dans un petit sarcophage de plomb, le mobilier funéraire de cette tombe fait directement référence à la toilette.



Palette à fard (qu'on trouve couramment dans l'Egypte pharaonique) en pierre avec une spatule en bronze qui servait à écraser les cosmétiques conservés en poudre ou en pastille puis à les mélanger à des huiles ou à des onguents.

A l'extrémité de la spatule, une forme qui est interprétée soit comme un agitateur soit comme une forme originale de cure-oreille.

Les huiles étaient conservées dans des aryballes : petits vases à panse globulaire, piriforme ou ovoïde, à huile parfumée que les athlètes utilisaient pour s'enduire le corps.



Alabastres
I^{er} siècle avant notre ère
Verre moulé
Amiens, musée de Picardie, inv. 3057-310 et 3057-356

On utilisait aussi des vases très proches les alabastres : flacon cylindrique, de forme allongée, contenant les huiles parfumées avec lesquelles les athlètes et les femmes nettoyaient leur corps. Le col étroit de l'alabastre laisse échapper une petite quantité de liquide, tandis que sa large embouchure horizontale formant un disque plat permet de l'appliquer proprement. Sa forme dérive à l'origine d'un type de vase en albâtre.



Miroir métallique : boîte qui au revers contient un miroir

Le bronze, l'argent ou l'or, sont tellement polis que la lumière réfléchit l'image que l'on présente.

Ces pièces sont fragiles et dès le premier siècle ap. JC. lorsqu'on sait souffler le verre on va les protéger avec une plaque de verre.



Flacons en verre soufflé. Tombe gauloise sous tumulus trouvée à Herstal (Belgique). Tombe d'un homme celte s'étant fait enterrer avec du mobilier d'inspiration romaine.

Ces flacons en verre soufflé (qu'on produit depuis le 1^{er} siècle) ont sans doute contenu des huiles parfumées. Dans cette région de l'empire, ces produits sont « exotiques » car on ne souffle pas du verre avec du sable, on importe du verre déjà formé, déjà fondu car on n'a pas encore découvert de fondant pour baisser la température de fusion du sable (de 1700 à environ 900°). Ce verre

provient d'Afrique du nord, notamment d'Egypte, et est fait avec du sable et du natron, sel qui sert de fondant. Ce minéral était déjà utilisé par les Egyptiens pour la momification ou encore pour la fabrication du « bleu égyptien » auquel avaient recours les peintres mais aussi les femmes en cosmétique.



Strigiles (avec anneau de suspension)

Cet accessoire d'un athlète chez les grecs, devient dès le premier siècle av. JC. l'accessoire du bain chez les romains. D'une certaine manière on pourrait presque dire que c'est l'ancêtre du gant de toilette.

Le savon n'existe pas. On se racle la peau qui a été couverte au préalable d'huile. On apporte ce strigile avec soi aux thermes et l'anneau de suspension permet de suspendre tous les accessoires de « sa trousse de toilette » qu'on apporte aux thermes.



Vase avec lequel on se rince



Pot dans lequel on mettait des onguents

Vase de bronze au décor très érotique. Sur la panse, quatre philosophes dans des poses solennelles. En haut, près du col, on retrouve ces philosophes d'un âge avancé en compagnie de jeunes garçons dans des scènes érotiques.

Comment expliquer cette association ? On a émis l'hypothèse que l'artiste a voulu tourner en dérision ces moralistes, ceux-ci en effet, dénonçaient les bains. Les Pères de l'Eglise au début du Moyen Âge ont repris certains de ces propos pour dénoncer ces soins du corps et mettre en avant les soins portés aux vertus.

Exemple de l'activité qui régnait dans les thermes du première siècle jusqu'à la fin du III^{ème} siècle ap. JC.

Lettre de Sénèque (Lucilius n°86) dénonçant l'agitation des bains.

« Voilà que de tous côtés toutes sortes de cris retentissent autour de moi. J'habite exactement au-dessus des bains. Imagine toutes les sortes de voix. Celles qui peuvent te faire prendre en haine les oreilles. Pendant que les costauds s'exercent et travaillent aux haltères, tandis qu'ils font tous leurs efforts ou s'en donnent l'air, j'entends des gémissements chaque fois qu'ils reprennent leur souffle, c'est un sifflement et une respiration aiguë. S'il survient par-dessus le marché un joueur de balles et qu'il se met à compter les coups, tout est fini. Ajoute à cela le querelleur, le voleur pris sur le fait, l'homme qui se complait à entendre sa voix dans le bain et à tous ceux des gens qui sautent dans la piscine au milieu d'un fracas d'eau éclaboussés. Et il y a encore les cris variés du pâtissier, du marchand de saucisses, du vendeur de petits pâtés, de tous les garçons de tavernes qui annoncent leurs gourmandises avec une mélodie caractéristique. »

Manger, jouer, créer de l'interaction sociale, voilà d'une certaine manière les activités qui résument toutes les joies de la vie et on les retrouve dans le mobilier funéraire de cette tombe. Ajoutons les banquets avec les nombreux ustensiles utilisés durant ceux-ci. (remarque : on mange dans les thermes).

Les Romains allaient couramment aux thermes pour se détendre et suivaient un « parcours » d'échauffement progressif puis de refroidissement. Après avoir bien transpiré, après s'être lavé, raclé le corps avec le strigile, frotté avec la pierre ponce, après être passé dans les différentes salles : l'apodyterium (vestiaires), le sudatorium (salles de transpiration), le caldarium (bain chaud), le tepidarium (bain tiède) et le frigidarium (bain froid), on est propre et on va se détendre. On se fait masser, épiler ou couvrir d'huile parfumée.

Dans les thermes on trouvait aussi des sculptures gréco-romaines, souvent copies d'œuvres grecques disparues.



Amphore dite de Priam évoquant les bains, datée du dernier quart du VI^{ème} siècle av. JC.

Sur la face de cette amphore l'artiste figure un paysage (ce qui est exceptionnel), une scène de bain ou sept jeunes femmes de « figure noire » prennent un bain dans un contexte bucolique et naturel. Le « vestiaire » improvisé est fourni par les branches des arbres qui encadrent la scène, pour y accrocher via l'anneau de suspension vu plus haut, éponge, pierre ponce, cure oreille, peigne ...

Place des femmes dans les thermes :

Dans la plupart des cas les hommes et les femmes n'allaient pas aux thermes en même temps. Certaines heures étaient réservées aux femmes et certaines autres aux hommes, mais ce n'était pas partout le cas. A Pompéi, par exemple, dans les grands thermes du forum, on a deux bâtiments complets, un pour chaque sexe. A l'arrivée, chacun prenait une direction différente. Encore à Pompéi, en dehors de la ville à la porta marina, existent des thermes dit du plaisir où hommes et femmes pouvaient se rencontrer. Ces thermes étaient aménagés en lupanar.

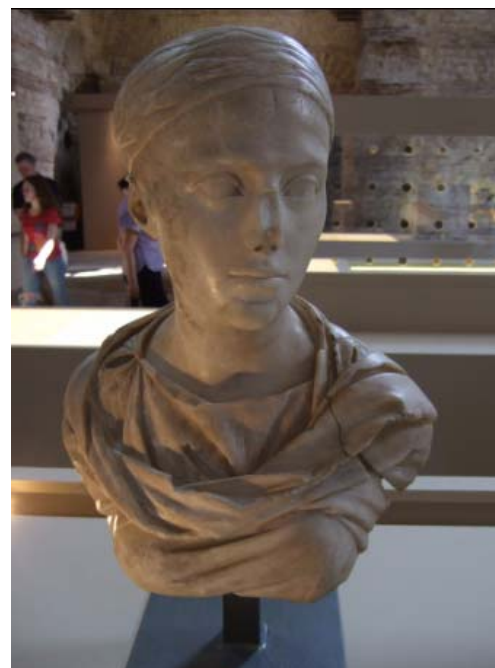


Un miroir, une pierre ponce, une pince à épiler, un cure-oreille.

Miroir décoré d'une scène qu'on retrouve souvent : Lédä séduite par le cygne (qui est Zeus transformé en cygne)

L'exposition présente beaucoup de bustes. Les romains, surtout au cours du premier siècle, vont produire beaucoup de portraits extrêmement réalistes à tel point qu'on pense qu'au premier siècle les artistes travaillaient sur la base de masques de cire qui étaient directement moulés sur le visages des personnes à reproduire.





Julia Domna

Rome, fin du I^{er} siècle

Ronde-bosse en marbre

Rome, Museo Palatino/Soprintendenza Speciale per i Beni

Archeologici di Roma, inv. 12438

Provenance : Rome, colline du Palatin

L'effigie de l'impératrice Julia Domna est particulièrement identifiable par la diffusion de son prototype dans les ateliers romains. Ce beau visage régulier révèle la forte personnalité d'une femme de pouvoir, qui accéda au trône avec son époux Septime Sévère en 193, pour ne le quitter qu'à la mort de son fils Caracalla en 217. Sa coiffure, qui paraît posée artificiellement, inaugure le mode des perruques dites en « côtes de melon », représentative de la période Sévère : elle s'organise en crans perpendiculaires au front, formant à l'arrière un grand chignon aplati.



Tête de femme

Tarente, fin du IV^e siècle avant notre ère

Terre cuite

Bâle, Antikenmuseum Basel und Sammlung Ludwig, inv. Kuhn 35

Cette tête en terre cuite est attribuée aux ateliers de sculpture en terre cuite de Tarente, qui ont atteint le sommet de leur production à l'époque de l'apogée de la cité, vers 300 avant notre ère. L'expression calme de la jeune femme révèle la qualité atteinte par les artisans de Grande Grèce dans la représentation du visage. On observe sa légère moue et son élégante coiffure, aux ondulations naturelles nouées par un bandeau. L'exceptionnelle conservation de la polychromie témoigne du goût pour la chevelure auburn et pour la blancheur de la carnation, symboles de la féminité.



Aphrodite
Grèce, période hellénistique
Terre cuite
Paris, musée du Louvre, DAGER, inv. Myrina 661
Provenance : Myrina (Asie Mineure)

Ce buste de femme provient de la nécropole hellénistique de Myrina, où furent découvertes de nombreuses statuettes en terre cuite. Extrêmement raffinée dans sa façon d'être vêtue, parée et coiffée, il manifeste la recherche du sculpteur dans le rendu de la coquetterie, et s'accorde avec l'identification du sujet à Aphrodite. La chevelure, ornée de bijoux et soigneusement organisée en un haut chignon, se trouve rehaussée par une polychromie rougeâtre. Il est probable que des boucles d'oreilles en métal venaient s'ajouter à cette parure.

Les coiffures des femmes étaient très spectaculaires avec des tresses, des chignons, des boucles..., elles changeaient selon la mode qui évoluait sans cesse et on n'hésitait pas à utiliser des perruques et des postiches pour corriger la nature.

Les coiffures très savantes deviennent un véritable marqueur social, plus la coiffure est savante et complexe plus elle témoigne du temps dont on dispose pour se coiffer et de l'habileté des ornatrix (esclaves coiffeuses) qui assistent ces femmes.

A en juger les coiffures variées et capricieuses, souvent très fantaisies, que nous montrent les bustes nombreux de la période impériale qui sont parvenus jusqu'à nous, la coiffure était une grande affaire qui demandait beaucoup de soin et d'habileté.

Les hommes portaient les cheveux courts et les élégants se faisaient friser au fer par le tonsor qui rasait également la barbe (depuis le II^e siècle av. J.-C. les Romains voulaient être rasés de près; après l'empereur Hadrien, ils reviendront à la barbe). Ceux qui commençaient à perdre leurs cheveux recouraient à divers subterfuges.

Les femmes avaient les cheveux longs qu'elles tressaient, frisaient, groupaient en chignon nommé tubulus.

Seules les bacchantes (prêtresses du culte de Dionysos-Bacchus) avaient les cheveux détachés (Ovide, 43 - 63 avant JC). Sous la République (510-27 avant JC), les coiffures des Romaines étaient assez simples et ressemblaient à celles des femmes grecques.

Mais sous l'Empire (27 avant JC - 476 après JC), avec l'introduction du peigne, les coiffures se compliquèrent et devinrent un véritable marqueur social. Les riches romaines achetaient un esclave, l'ornatrix, qui était chargé de les coiffer, de les épiler et de les maquiller. Il existait aussi des hommes libres nommés tonsors qui tenaient des boutiques et qui vendaient leurs services aux riches citoyens. Plus on se rapproche de la fin de l'Empire, plus les modes succédèrent rapidement dans le temps, à un tel point qu'Ovide (43 av. J. -C. - 17 après JC) fit cette réflexion : «Je ne peux suivre l'évolution de la mode, chaque jour introduisant, semble-t-il, un style nouveau. »

Sous les empereurs Julio-Claudiens (27 av. J. -C. - 96 après JC), les coiffures restèrent assez simples.

Sous le règne des empereurs Flaviens (69 - 96 après JC), les frisures formèrent l'élément essentiel de la coiffure. On aimait les grosses boucles ramenées sur le haut de la tête alors que sur la nuque, les cheveux étaient tirés en chignon.

Julia, fille de l'empereur Titus (79 - 81 après JC), mit à la mode la célèbre coiffure en «diadème» constituée de boucles en «nid d'abeilles».

Les Antonins (96 - 476 après JC) virent l'avènement des nattes. Celles-ci étaient ondulées contournant la nuque en revenant sur le front. C'étaient des femmes déjà mûres, qui avaient renoncé sinon à l'élégance du moins à la coquetterie, qui portaient ces coiffures.

Sous les Sévères (193-235), les ondulations revinrent mais elles étaient orientées horizontalement. Ces princesses syriennes firent preuve largement d'originalité dans leurs coiffures.

Au cours de la seconde moitié du III^e siècle, les cheveux étaient coiffés au petit fer et les nattes se rassemblaient à la base du cou en un gros chignon remontant jusqu'au sommet du crâne en cimier de casque.

Au IV^e siècle, le goût des accessoires supplanta celui de l'arrangement des nattes.

Enfin au V^e siècle, les perles, les diadèmes firent perdre tout intérêt pour l'ordonnement de la chevelure.

Les Romaines aimaient aussi changer de couleur de cheveux



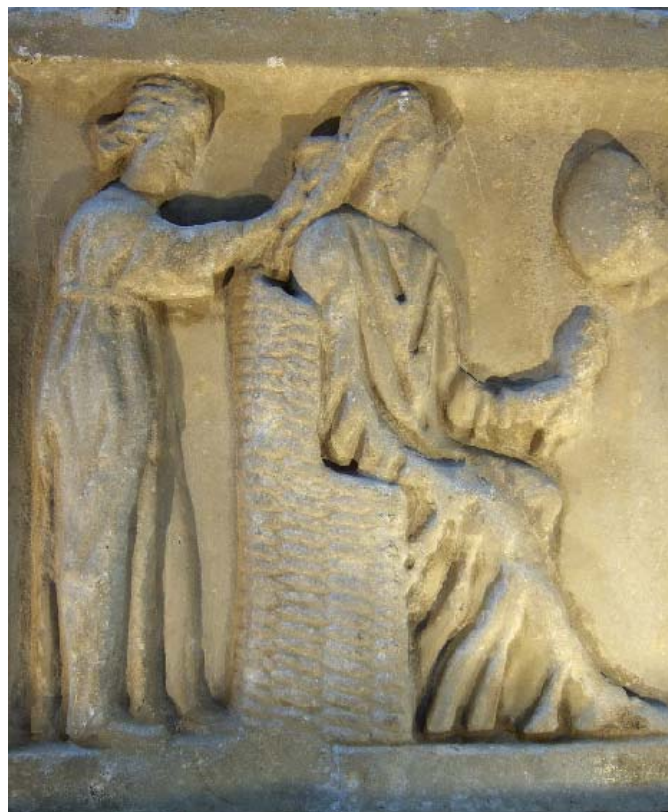
Toilette d'une Romaine Empire romain, 1^{re} moitié du IV^e siècle

Bas-relief en marbre

Agen, musée des Beaux-Arts, inv. 54 A1

Provenance : Eglise de Saint-Hilaire de Lusignan (Lot-et-Garonne)

Ce bloc de marbre constitue la face avant d'un couvercle de sarcophage romain. On y voit une scène de toilette, avec trois servantes autour de leur maîtresse, la défunte sans doute. Derrière le siège se trouve l'ornatrix, la coiffeuse. Devant, une autre servante tient le miroir et fait signe à une troisième, qui apporte vraisemblablement huiles parfumées et onguents dans une aiguière et un vase à anse. A gauche, une tête de Méduse de profil : son regard qui pétrifie devait protéger la tombe.



Une ornatrix (femme de chambre esclave chargée d'assister à la toilette de sa maîtresse, pour la coiffer, l'épiler, la maquiller) coiffe les cheveux de sa maîtresse tandis qu'une autre servante lui tend un miroir et qu'une troisième arrive avec un pot ansé. A ses pieds, un bassin pour les ablutions.

Détail intéressant : le siège sur lequel la femme est assise est en osier.

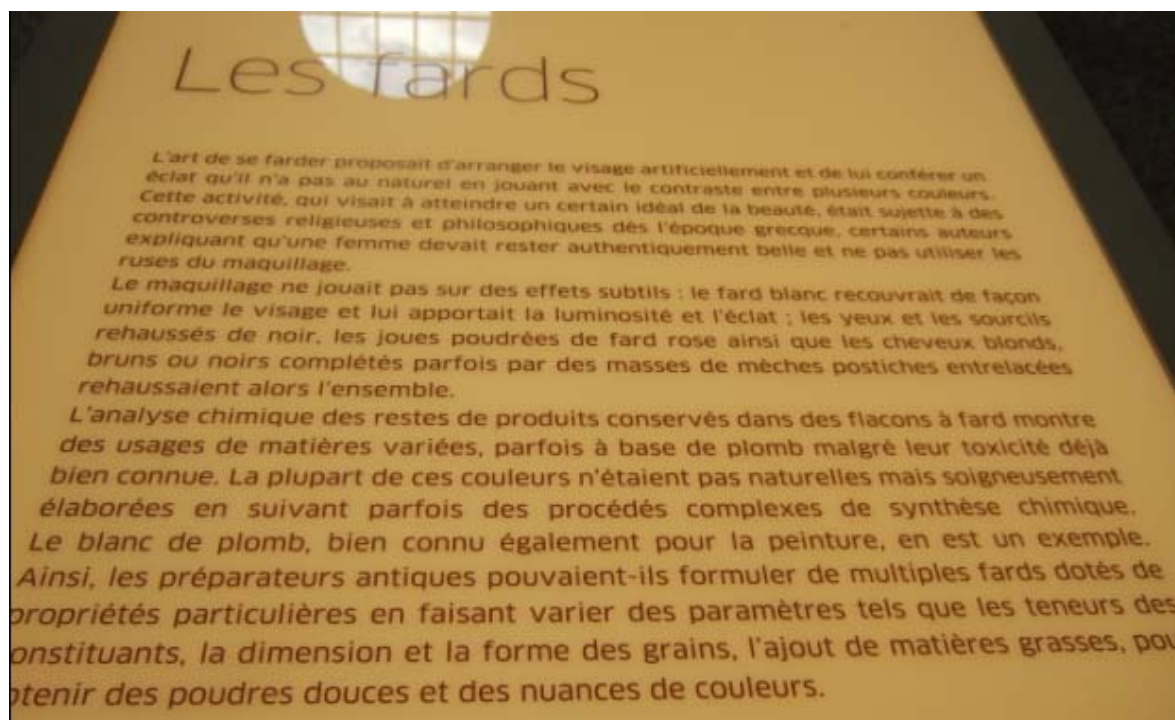


Différents peignes et épingles à cheveux en bois ou en os.



A gauche résille d'origine copte égyptienne (5^{ème} siècle ap. JC). A droite fresque de Sappho à Pompéi. Elle porte elle aussi une résille.

Les cosmétiques



Nombreux sont les auteurs qui vont donner des recettes de cosmétiques.

Exemples : Pline l'Ancien évoque des ingrédients aussi étonnant que la bouse de veau ; Vitruve conseille de teindre la craie avec de la racine de garance, d'ailleurs les couleurs roses que l'on a trouvées dans des fards exposés proviennent effectivement de la garance ; Galien (131-201 ap. JC.) inventa les premières crèmes de visage.

L'épouse de Néron avait inventé une crème qui favorisait la fraîcheur du teint et qui était composée notamment de mie de pain.

Pour cacher certaines imperfections de la peau, les femmes utilisaient aussi des petits morceaux d'étoffe qu'on collait et qu'on recouvrait du fond de teint de l'époque qui était de la céruse. La céruse, appelée aussi blanc de Saturne ou blanc de plomb, est un pigment blanc à base de plomb. Elle permettait de cacher des imperfections mais en produisait des nouvelles car elle est très dangereuse !

Il y a 3 couleurs ou plutôt 3 teintes, indispensables dans la palette de la femme antique :

- pour une carnation parfaite : le blanc qui est surtout fait à la base de céruse
- le rose : racine de garance ou larve de cochenille
- le noir fourni par le khôl déjà connu et très utilisé dans l'Egypte pharaonique (y compris en médicament oculaire)



Les onguents et huiles parfumés

Ils étaient composés de plantes aromatiques, d'écorces, de résines et des huiles végétales.

Les **cinq huiles de base** les plus employées étaient extraites d'olives, de noix de ben, de palme, de graines de pavot (ou d'œillette) et d'amandes.

Les substances aromatiques étaient innombrables, principalement des fleurs (**rose**, lys, nard, jonc odorant, lavande, marjolaine) et des résines d'arbres (**colophane**, **mastic**, styrax liquide, ladanum, galbanum, gomme adragante, baume de Judée, myrrhe et encens). Certaines épices comme la cannelle ou le safran entraient aussi dans la composition des parfums.



Des pastilles de céruse

Le fard rose (mélange de gypse et de calcaire qu'on écrasait et qu'on teintait avec la racine de garance ou avec du colorant de kermès (cochenille du chêne kermès))



Quelques matériaux principaux utilisés :

le rose de garance, le kaolin, la céruse, le gypse, la craie, le noir de carbone, la galène, le bleu égyptien, ...

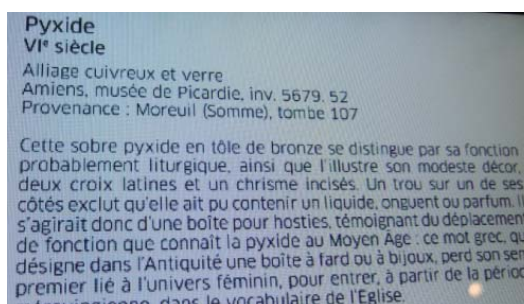
(voir cet intéressant article sur Les pots de fards égyptiens conservés dans les collections du musée du Louvre contiennent des quantités insoupçonnées de cosmétiques ayant traversé les siècles : <http://fontainebleau.evous.fr/Le-fard-a-paupieres-de-l-Egypte.1303.html>)



Stèle pouvant évoquer le pharmacien ou le fabricant de cosmétiques ou même la réalisation de cervoise (bière que l'on fabriquait dès l'antiquité avec de l'orge et du blé (ou même d'autres céréales)).

On peut remarquer un vaste cuveau au-dessus d'un foyer. On serait peut-être face à une scène d'effleurage bien connu par ailleurs dans la fabrication des parfums au moment où on va faire chauffer des fleurs avec de l'huile au bain-marie pour que l'huile s'imprègne du parfum des fleurs.

Les pyxides



Ce sont de petites boîtes avec couvercle et sans anses dans laquelle les femmes disposaient poudres, fards et bijoux.

Les pyxides sont produites en grandes quantités dès le 6^{ème} siècle av. JC. en Corinthe qui se spécialisera pendant plusieurs siècles dans l'exportation de ces boîtes.

Au Moyen Âge l'Eglise utilisa les pyxides pour contenir les hosties pour l'eucharistie.



Miroir boîtier avec Lédà et Zeus transformé en cygne.

Il se peut que ce miroir ait eu 2 fonctions car à l'intérieur on a trouvé une étoffe qui pouvait servir de houppette.

De plus cet objet a été trouvé dans une tombe grecque d'un jeune acteur qui peut-être jouait des rôles d'hommes et de femmes

Objets de l'industrie du luxe de ces époques

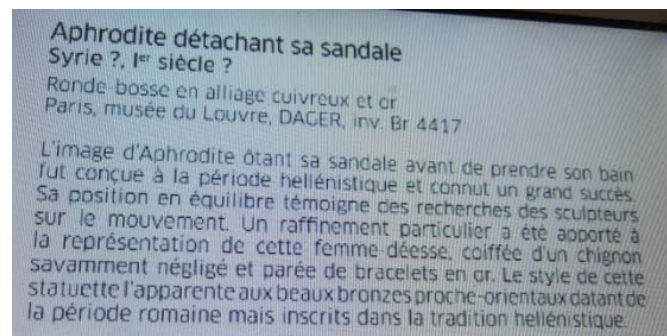
Souvent ces objets de luxe ont été retrouvés dans des cachettes



Dans l'industrie du luxe de cette époque voici 2 pièces en cristal de roche taillées dans la masse. On doit admirer l'habileté et le savoir-faire du tailleur pour creuser le cristal et lui donner la forme de cette petite amphore.



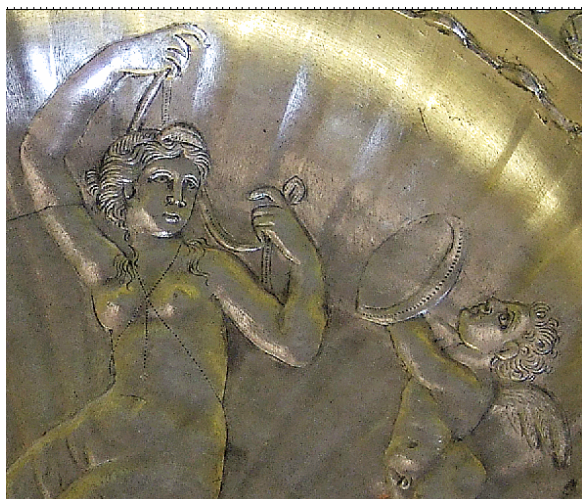
(musée du Louvre)



A l'époque romaine, un culte important est rendu à Aphrodite en Egypte et en Syrie. Divinité protectrice des femmes et du mariage, elle y est présentée comme la forme hellénisée des déesses indigènes, Isis-Hathor et Astarté.

Certains contrats de mariage des premiers siècles de notre ère, trouvés en Egypte, comprennent dans la liste des *parapherna*, objets qui accompagnent la dot et qui sont destinés à l'usage quotidien de l'épouse, une statuette en bronze, plus rarement en argent, de la déesse. Les laraires placés à l'intérieur des maisons pouvaient également contenir une effigie d'Aphrodite.

Produites dans des ateliers locaux, ces figurines sont généralement adaptées de célèbres statues de la déesse à sa toilette rituelle. Les mêmes types iconographiques se retrouvent dans le domaine de la terre cuite.



Miroir en argent du 3^{ème} siècle ap. JC



Miroir à manche en balustre
(musée du Louvre)

Le trésor d'argenterie découvert en 1895 à Boscoreale (villa situé sur les pentes du Vésuve), dans une villa romaine ensevelie lors de l'éruption du Vésuve en 79 après J.-C., n'a livré que peu d'objets de toilette.

Cependant, ce miroir richement orné de reliefs mythologiques, ces productions de luxe créées au 1^{er} siècle de notre ère témoignent d'une période florissante de l'orfèvrerie romaine.

Le décor, qui représente la rencontre de Leda et de Jupiter, transformé en cygne, est un hymne à la féminité et à la sensualité.



**Nécessaire de toilette dit «coffret des muses»
Syrie ?, deuxième moitié du IV^e siècle**

Argent

Londres, The British Museum, inv. M&ME 1866, 12-29, 2

Provenance : Rome, colline de l'Esquilin

Ce coffret, qui contient encore quatre pyxides circulaires et un flacon, appartient à un superbe trésor en argent, dit «de l'Esquilin», du nom de son lieu de découverte (1793). Dans les huit surfaces concaves de la panse apparaissent huit muses reconnaissables à leurs attributs, telle Urania et son globe. Entre elles se répète le même motif, formé d'oiseaux affrontés autour d'un pilier sortant d'un canthare. Il pourrait s'agir d'un luxueux équipement pour le bain, enfermant onguents, huiles et parfums.

Partie Moyen-âge

Le renoncement

L'attention portée au corps dans le monde antique ne doit nullement être perçue comme univoque. Dans l'Athènes de Périclès de là, les philosophes ont jugé avec sévérité l'enthousiasme des hommes pour le soin de soi. Nombre d'auteurs comiques grecs et latins ont raillé la trivialité des soins du corps et des plaisirs qui leur sont afférents. Le renoncement au corps parcourt également la pensée de Marc-Aurèle pour laquelle le bain est nécessaire quoique sale : « Que te représente le bain que tu prends ? De truite, de la sueur, de l'ordure, de l'eau visqueuse, toutes choses dégoûtantes. » (*Pensées pour moi-même*).

Les érudits que furent les Pères de l'Eglise n'ignoraient pas la littérature gréco-romaine. Les textes de saint Augustin furent fondateurs en ce qu'ils cristallisèrent pour la pensée chrétienne plusieurs thèses philosophiques constitutives de la pensée occidentale d'avant la conversion de Constantin. Ainsi, la dimension temporelle des soins du corps éveillait-elle défiance.

A l'origine de ce renoncement au corps, il y a la Bible et certains des personnages qui la composent. L'Incarnation part culièrement Marie-Madeleine procède de la fusion de trois femmes : Marie de Bethanie (la sœur de Marthe et de Lazare), Marie la pécheresse de l'unction chez le Pharisien et Marie de Magdala qui accompagna le Christ lors de la Crucifixion et le rencontra le jour de sa Résurrection. Déjà présente dans l'Evangile selon saint Jean, cette synthèse des Marie fut mise en légende au Moyen Âge par Jacques de Voragine, source d'inspiration des artistes. L'allusion au personnage de la pécheresse était souvent traduite dans les œuvres par une longue chevelure dénouée. Le doute d'identification avec Marie l'Egyptienne la traîtresse d'Ananias et Sapphira est généralement levé par la présence de la pyxide. Ce pot à onguents symbolisait l'ancienne vie de Marie-Madeleine en même temps qu'il était l'accessoire nécessaire au lavement des pieds, au soir lors de la déposition de la croix et à la visite au tombeau le jour de la Résurrection du Christ.



Saint-Augustin :

« Le seul ornement qui convient à la femme est celui de sa vertu ».

« Il ne convient pas pourtant que les femmes (...) laissent voir leurs cheveux, l'Apôtre veut qu'elle soit voilée. »

« Pour ce qui est de l'emploi du fard afin de se donner plus d'éclat ou de blancheur, c'est une misérable falsification (...) »

Jacques de Voragine dans son livre « La légende dorée » en fait le mythe d'une femme qui témoigne de la pécheresse repentie.

Voilà pourquoi Marie-Madeleine est la femme qui symbolise bien le renoncement au corps. C'est pourquoi elle est très présente dans beaucoup de représentations.

Le repas chez Simon
Alsace, milieu du XIII^e siècle
Vitrail
Strasbourg, musée de l'Œuvre Notre-Dame
inv. MAO LXV 100

Sur ce vitrail alsacien du XIII^e siècle on voit Marie-Madeleine chez Lazare, lavant les pieds du Christ

avec un parfum très précieux.

Jacques de Voragine naquit en 1228 environ, à Varazza près de Gênes en Italie. Issu d'une famille modeste, il entra très jeune chez les Dominicains et grâce à ses talents de prédicateur fut nommé provincial de l'ordrepostre qu'il occupa pendant 19 ans, avant de devenir archevêque de Gênes nommé par le pape Nicolas IV.

Nous n'en parlerions peut-être plus aujourd'hui, s'il ne nous avait laissé un ouvrage qui eut une influence considérable sur l'art du Moyen-Âge : la "**Légende dorée**", que beaucoup aiment encore à consulter, à l'occasion des visites faites dans les églises et les musées car les personnages que nous voyons représentés dans la pierre, le bois, sur les vitraux ou sur les toiles des peintres sont tels que nous les décrit Jacques de Voragine, reconnaissables à l'instrument de leur martyre qui nous permet de les reconnaître et de reconstituer leur histoire.

Le mot "légende" est à prendre au sens latin du terme *legenda* : qui doit être lu, digne d'être lu, dans le but d'édifier l'âme et de la rapprocher de son divin Créateur. *Legenda Aurea*, légende d'or car tout ce qu'elle dit a de la valeur par le contenu exemplaire de chacune des vies de saints qu'elle raconte.

Ce récit rédigé dans la deuxième moitié du XIII^{ème} siècle est une vaste compilation d'histoires des vies de saints et martyrs mêlées d'épisodes de la vie du Christ. Jacques de Voragine cite ses sources : les évangiles apocryphes (Nicodème), les textes de Saint Augustin, de Saint Jérôme, de Grégoire de Tours, entre autres.

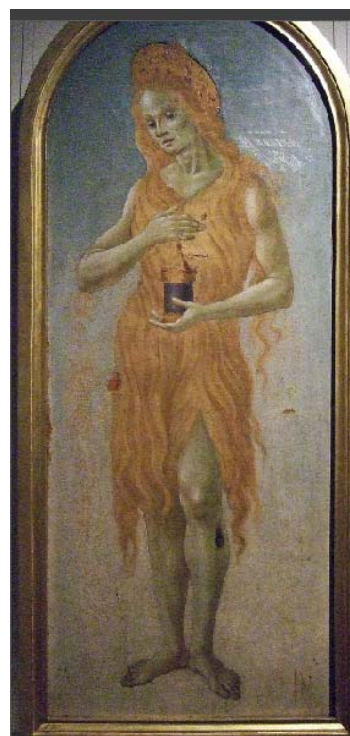
Dès sa parution, cet ouvrage connut une grande vogue ; c'est à travers cette œuvre que s'est forgée une partie de l'iconographie chrétienne



Pieta de Tarascon

Provence, avant 1457
Peinture H. 0,84 m ; L. 1,30 m
Château de Tarascon
Dépôt du Louvre, 1910

Ici Marie-Madeleine toujours porteuse d'une pyxide qui ne la quitte jamais, soigne les plaies du Christ avec un onguent qu'elle applique à l'aide d'une petite plume.



Attribué à Cosimo Rosselli ou Biagio d'Antonio
(1439-1507) Marie-Madeleine
Florence, deuxième moitié du XV^{ème} siècle

Huile sur bois
Lille, Palais des Beaux-Arts, inv. P. 786

Martin Schongauer
Le Christ apparaissant à Marie Madeleine
 Alsace, 1475-1480

Gravure sur cuivre en creux, à l'encre sur papier
 Colmar, musée d'Unterlinden, inv. 89. 4. 2

Marie l'Egyptienne, l'acète égyptienne porte encore la pyxide qui est l'attribut de la pécheresse repentie

Marie-Madeleine c'est aussi le personnage à qui Jésus réserve sa première apparition après sa résurrection.
 Une fois de plus elle est représentée avec sa pyxide.

Au Moyen Âge, Marie Madeleine est un sujet qui permet aux peintres d'évoquer la beauté médiévale.



Quentin Metsys (vers 1460 – 1530) | Sainte Marie-Madeleine
 Anvers, début du XVI^e siècle

Huile sur bois
 Anvers, Koninklijk Museum Voor Schone Kunsten Antwerpen, inv. 243

La riche mise de la sainte, ainsi que la grande pyxide en ivoire ou enie ouvre, rappellent la vanité de sa vie de pécheresse, que dénonce son regard mélancolique. Cette œuvre d'un artiste déjà célèbre de son vivant constitue une remarquable synthèse entre école flamande et apports italiens. La position comme « à la fenêtre », entre deux colonnes, est traditionnelle, alors que la coiffure, à peine recouverte d'un ruban et d'une voilette translucide, montre une influence italienne, car à cette époque la chevelure flamande était souvent dissimulée.

On pourrait penser qu'au Moyen Âge les hommes sont sales, que les étuves sont uniquement des lieux de plaisir et de débauche, et que ces accessoires associés aux pêchés ne font plus partie de la vie quotidienne.

Cela est faux. On retrouve par exemple dans des sépultures du haut Moyen Âge, (sépultures de princesses franques, de femmes chrétiennes appartenant à l'élite de la dynastie mérovingienne) des accessoires de toilette : cure dent, pince à épiler, peignes, boîtiers à peignes, ...

Les objets du soin corporel au Moyen Âge

N'ayant pas été conservés dans les tombes à la manière de ceux de l'Antiquité, les objets de la toilette médiévale ont été victimes, pour les plus courants, de leur usage, pour les plus précieux, de leur destruction pour en réemployer le matériau. Ils ont donc été souvent détruits, ce qui a sans doute conduit à surestimer la part du religieux dans la vie matérielle médiévale. Par ailleurs, les objets créés pour le culte chrétien conservent bien souvent des formes inspirées de la vie profane antique. Aquamaniles et pénnellions servaient ainsi au lavement des mains dans la vie courante mais aussi au cours de la messe. Des objets de ce type parvenus jusqu'à nous relèvent du monde profane par leur décor, d'autres sont ornés de scènes bibliques ou hagiographiques sans qu'il soit certain que les premiers aient été utilisés dans la vie domestique, les seconds dans la liturgie. La provenance ancienne n'est guère plus probante. Alors que l'usage d'enterrer les morts avec les objets utiles dans la vie terrestre s'est raréfié, la préservation des œuvres précieuses s'est faite surtout grâce aux trésors ecclésiastiques. L'apport des fouilles urbaines de Saint-Denis est donc essentiel pour la compréhension d'objets dépourvus de contexte dans les collections médiévales. L'époque des objets liés au soin du corps est difficile parce qu'ils appartiennent au domaine le plus intime de la vie de leurs possesseurs. Les instruments de coiffure, peignes et gravoirs, souvent accompagnés de miroirs, sont les plus aisés à reconnaître. Les récipients servant à conserver onguents ou fards sont en revanche délicats à identifier. Des récipients à parfum (pommes d'ambre, de musc, fioles à eau de rose ou autres fleurs, écrins ajourés abritant des « oiseaux de Chypre ») sont mentionnés dans les inventaires médiévaux, indice de leur préciosité mais aussi de l'importance accordée à leur contenu. L'ampoule d'Erfurt conservait lors de sa mise au jour un coton imprégné d'un mélange de civette et de musc. Ce cas unique d'un objet médiéval dont le contenu a pu être précisément identifié par l'analyse scientifique confirme ainsi le témoignage des textes.

Des formes qui traversent le temps

Dans l'univers des soins de beauté, certains instruments ont connu une grande permanence au travers du temps. Entre Antiquité et Moyen Âge, les miroirs, peignes et pyxides incarnent cette harmonie formelle, au-delà du déplacement du sens de leur utilisation parfois effectué.

Les découvertes archéologiques et les images sur les vases ou les stèles nous prouvent l'importance du miroir, symbole du gynécée dans le monde grec. Chez les Étrusques, les miroirs en bronze furent les accessoirs les plus souvent choisis pour les tombes féminines. Dans le monde romain, la tradition grecque et étrusque fut reprise, avec des innovations formelles (miroir à boîte dit « néron en », miroir à poignée diamétrale) et technique (adoption du verre pour refléter). À la période médiévale, les miroirs à boîtes perpétuèrent la typologie héritée de l'Antiquité : deux valves rondes réunies par un lacet ou un pas de vis, de sorte que la valve supérieure fasse office de couvercle et que la face supérieure de la valve de fond contienne le miroir.

Les fabricants de peignes du Moyen Âge ont repris la technologie antique dans le choix des matériaux et la forme en double denture : une pour démêler (voire épouiller) et une pour lisser. Au Moyen Âge, les peignes étaient utilisés dans le champ profane mais avaient également leur place dans les trésors d'églises où ils servaient pour la cérémonie d'onction épiscopale. Ces peignes liturgiques se distinguent des peignes profanes par leurs décors plus que par leurs formes.

Un autre objet de toilette antique devenu liturgique dans le monde chrétien fut la pyxide qui contenait les hosties consacrées. Celle-ci avait gardé dans son nom (version latinisée du grec *pyxis* : boîte) la mémoire de son origine. De forme cylindrique et munie d'un couvercle plat, elle était destinée dans l'Antiquité à contenir fards ou bijoux. Au Moyen Âge, la pyxide fut avant tout utilisée pour la cérémonie eucharistique mais des exemples existent prouvant qu'elle pouvait aussi être profane.

Pour tous ces objets, singulièrement les peignes et pyxides, le premier Moyen Âge a probablement constitué une époque charnière importante dans la transmission des formes et des usages, ce dont témoignent des ensembles archéologiques mérovingiens.



Sainte Verène Vallée de Rhin, vers 1500

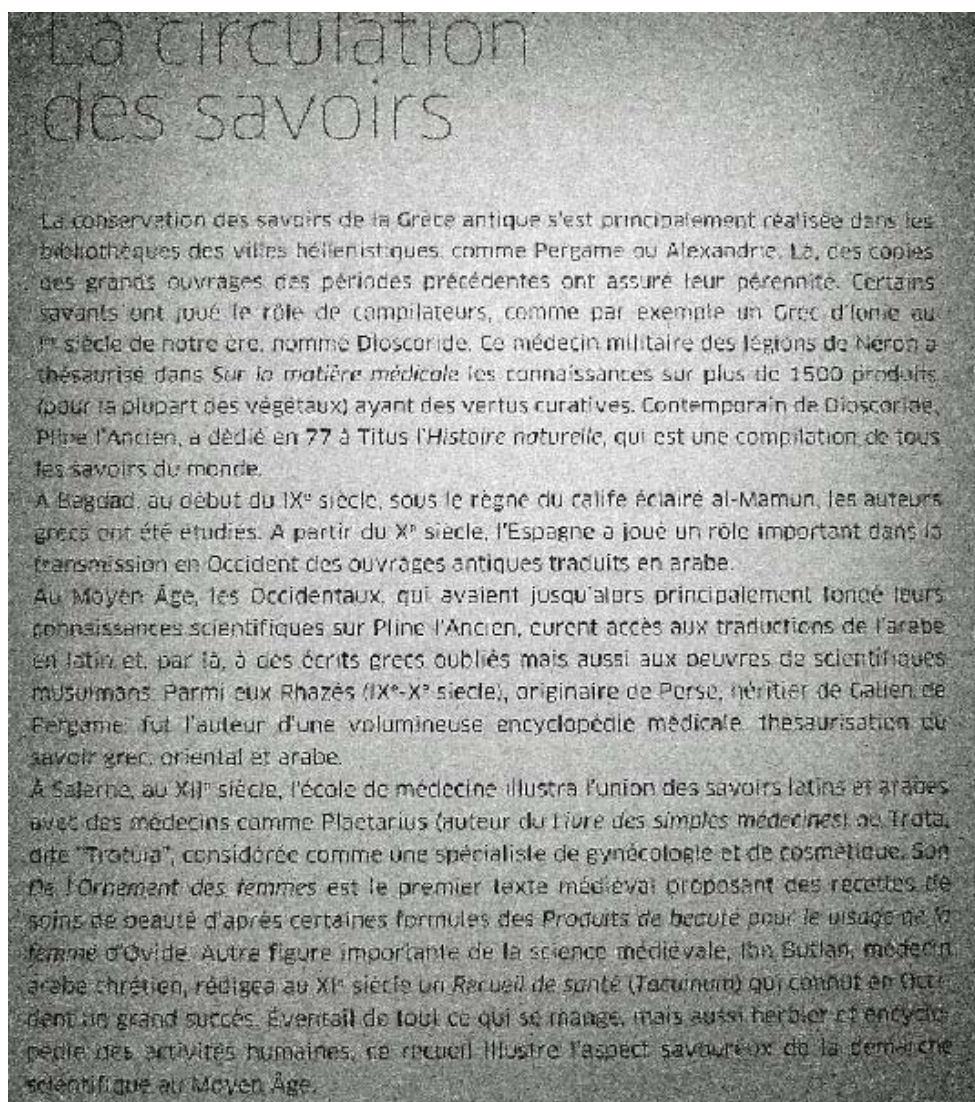
Ronde-bosse en bois (tilleul), traces de polychromie
Bâle, Historischen Museum, inv. 1910.46

Le culte à sainte Verène est très populaire dans les régions rhénanes, en Suisse, en Allemagne du sud, en Autriche et jusque dans l'est de la France. Ses attributs, la cruche et le peigne sont le symbole de sa vie au service des pauvres qu'elle lavait et épouilla. Cette sculpture la présente habillée d'une robe et d'un manteau, la chevelure couverte par un voile. Elle présente ostensiblement un grand peigne dans sa main droite dont le symbole est sans doute son dévouement aux pauvres mais, peut-être aussi, le signe de son renoncement à une vie de femme pour sa vocation chrétienne.

Le peigne est un accessoire d'une sainte qui est plutôt célébrée dans la partie centrale de l'Europe, c'est sainte Vère (une sainte du IV^{ème} siècle).

On la représente munie de ses deux attributs : le peigne et dans l'autre main une cruche. Par amour pour Dieu elle prend en charge l'épouillage et la toilette des plus pauvres.

Le peigne ici qui pourrait être un accessoire décrié par l'Eglise, devient un objet permettant d'identifier une sainte.



Les Pères de l'Eglise se sont surtout fondés sur les auteurs antiques.

Beaucoup d'ouvrages voient le jour et traitent de pharmacopée, de cosmétiques. Ils reprennent très souvent des œuvres de l'antiquité.

Exemples présentés : Dioscoride (40- 90 ap. JC.) célèbre médecin grec ayant écrit des traités de botanique médicale. Pline l'ancien (30-79 ap. JC.) avec son histoire naturelle (notamment pour la partie traitant l'utilisation de certaines plantes).



Traité de pharmacopée



Partie d'un ouvrage qui traite de « comment cueillir la mandragore » (dont la poudre est utilisée en cosmétique). On dit que la mandragore va tuer la personne qui la déterre et donc on conseille d'accrocher un chien à la plante pour que ce soit le chien qui disparaisse



Les Pères de l'Eglise ont beau dénoncer les traitements que l'on peut faire au corps, les femmes au Moyen Âge sont aussi belles que celles de l'antiquité et aussi soucieuses de l'attrait de leur personne.

Bustes reliquaires dont la calotte crânienne se décroche et forme une cavité dans laquelle on pouvait conserver les ossements des compagnes de Sainte Ursule.

On remarque la carnation sur ces bustes et on retrouve encore les 3 teintes : du blanc, du rose et du noir qui notamment soulignent les yeux.

Le bain au Moyen Âge

L'idée reçue selon laquelle la période médiévale fut un moment de régression pour l'hygiène est aujourd'hui largement contredite et ni la toilette ni le bain ne furent abandonnés au Moyen Âge.

Au premier Moyen Âge des bains sur le modèle des thermes romains furent maintenus. En témoigne le goût de Charlemagne pour Aix où il fit construire son palais autour d'une source chaude déjà exploitée par les Romains. Il semble donc bien qu'à l'époque carolingienne, du moins au sein de l'élite, perdurait un goût du bain. La place qu'accordaient au bain les usagers de la haute société laïque trouve une correspondance dans les monastères. La tradition de salles réservées à des études fut maintenue au cours du Moyen Âge dans les monastères et s'observe, par exemple, à l'abbaye de Cluny.

Les textes littéraires ainsi que leurs illustrations nous apportent de précieuses informations sur le cadre de ce bain : intime pris à domicile, ou public dans des étuves aux réglementations strictement encadrées. Dans les demeures, le bain était pratiqué dans un cuveau en bois installé dans la chambre à coucher, ou dans un cabinet attenant à celle-ci. La proximité d'une cheminée permettait de chauffer l'eau qui était ensuite maintenue à température grâce à un système de pavillon permettant de fermer le baquet par une draperie, aménageant ainsi une étuve sous tente. De plus, ce drap pouvait apporter une intimité pour ce bain qui, parfois, se prenait en couple. La dimension érotique était alors claire, venant confirmer toutes les inquiétudes religieuses. Les Psalmes ne disent-ils pas l'adultère qui découle de la convoitise qu'éveille le corps de Bethsabée sur David la surprenant au bain ? Un bain pur était donc accompagné de solitude et de secret, à l'image du bain de Suzanne pris à l'abri des regards dans un jardin clos. Ces histoires bibliques connurent un succès d'autant plus grand qu'elles étaient l'écho d'un fait social : le bain est caché. Les artistes de la Renaissance en Italie, puis dans toute l'Europe, créèrent l'image du bain public comme écho des traditions de Rome et comme ouverture vers une dimension épicurienne dont Boccace s'était fait l'ambassadeur, décrivant de jeunes princesses entourées de serviteurs dans leurs bains parfumés.



Une scène à l'intérieur d'un château.

Les bains étaient directement dressés dans la chambre. On trouvait une sorte de baignoire en bois couverte de draps pour éviter les échardes, surmontée d'une structure elle-même parfois faite de bois qui permettait de fermer complètement les bains et de mieux conserver la chaleur.

On prend les bains à plusieurs. C'est un moment de plaisir, on peut consommer des mets et puis on est approvisionné en eau chaude par les serviteurs qui apportent dans les seaux l'eau chauffée dans la cheminée.

Les étuves existaient au Moyen Âge. Les moins fréquentables qui seront détruites très vite, étaient situées généralement dans des faubourgs éloignés, notamment à Paris.

On sait aussi que parfois les rois possédaient leur espace de thermes ou d'étuve.

Il existait dans un château à Guéméné, en Bretagne des bains.

Ces Bains de la Reine ont historiquement été construits par Jeanne de Navarre, fille du roi de Navarre et épouse de Jean 1^{er} de Rohan, à l'extérieur du château, vers 1380. Sorte de thermes romains scindés en deux pièces - l'une très chaude, style hammam, et l'autre de repos -, l'installation était d'une extrême modernité à l'époque. Ils ont été réinstallés en 2008 dans un ancien garage industriel.



Zanobi Strozzi, Florence 1412-1468
Suzanne et les vieillards
Florence, XV^e siècle

Peinture à l'huile sur bois de peuplier
Avignon, musée du Petit Palais, dépôt du Musée du Louvre, 1976,
inv. M.I. 533

Ce panneau peint ornait au XV^e siècle un coffre de mariage. L'histoire de Suzanne ici représentée, fournit un exemple de vertu conjugale. Deux vieillards la surprennent nue dans la fontaine du jardin de son époux. Comme elle leur résiste, ils lui inventent un amant, l'accusent d'adultère et la font arrêter. Ce thème, image du bonheur pur et de la fidélité profanés, a pour cadre une fontaine, lieu privilégié de la représentation de corps nus dans des scènes courtoises ou érotiques.

Dans l'Ancien Testament, ce thème apparaît dans un additif grec du Livre de Daniel : l'histoire se déroule en Babylonie, et Suzanne y est une très belle, très pieuse mère de famille, que deux notables licenciés surprennent aux bains et veulent séduire. Elle les repousse. Pour se venger, ils l'accusent d'adultère. Ils sont jugés au tribunal religieux : ils ont donc toutes chances de la faire condamner. Mais le jeune prophète Daniel les confond en les faisant interroger séparément. Les deux lâches sont alors condamnés et lapidés.

Dans le Nouveau Testament, le thème apparaît dans l'Évangile selon Luc, où Suzanne est l'une des femmes qui suivaient Jésus dans ses déplacements et l'assistaient de ses œuvres.

Ce thème a donné lieu à de nombreuses représentations artistiques, en peinture, en sculpture.



La Vie seigneuriale : Le Bain

Pays-Bas du Sud,
premier quart du XVI^e siècle
Laine, soie
H. 2, 85 m; l. 2, 85 m
Musée de Cluny

Sur un fond de fleurettes plantées, une jeune femme nue est plongée dans une baignoire à décor d'acanthes et de mufle de lion qui évoque déjà l'art de la Renaissance. Les coiffures et les vêtements aux lourds plis anguleux témoignent de modèles des Pays-Bas du Sud.

On lui apporte une coupe à onguent, ainsi que de la nourriture, le tout en écoutant de la musique.

Le bain est un moment agréable mais c'est aussi un moment qu'on partage et la jeune femme tend les bras et semble inviter le spectateur.

Le bain fait partie des plaisirs de la vie.

La jeune femme est vêtue mais le fait que son voile soit transparent laisse tout de même une impression d'érotisme.

L'espace n'était pas spécialement féminin (ce qui explique la présence d'hommes sur ce tableau)



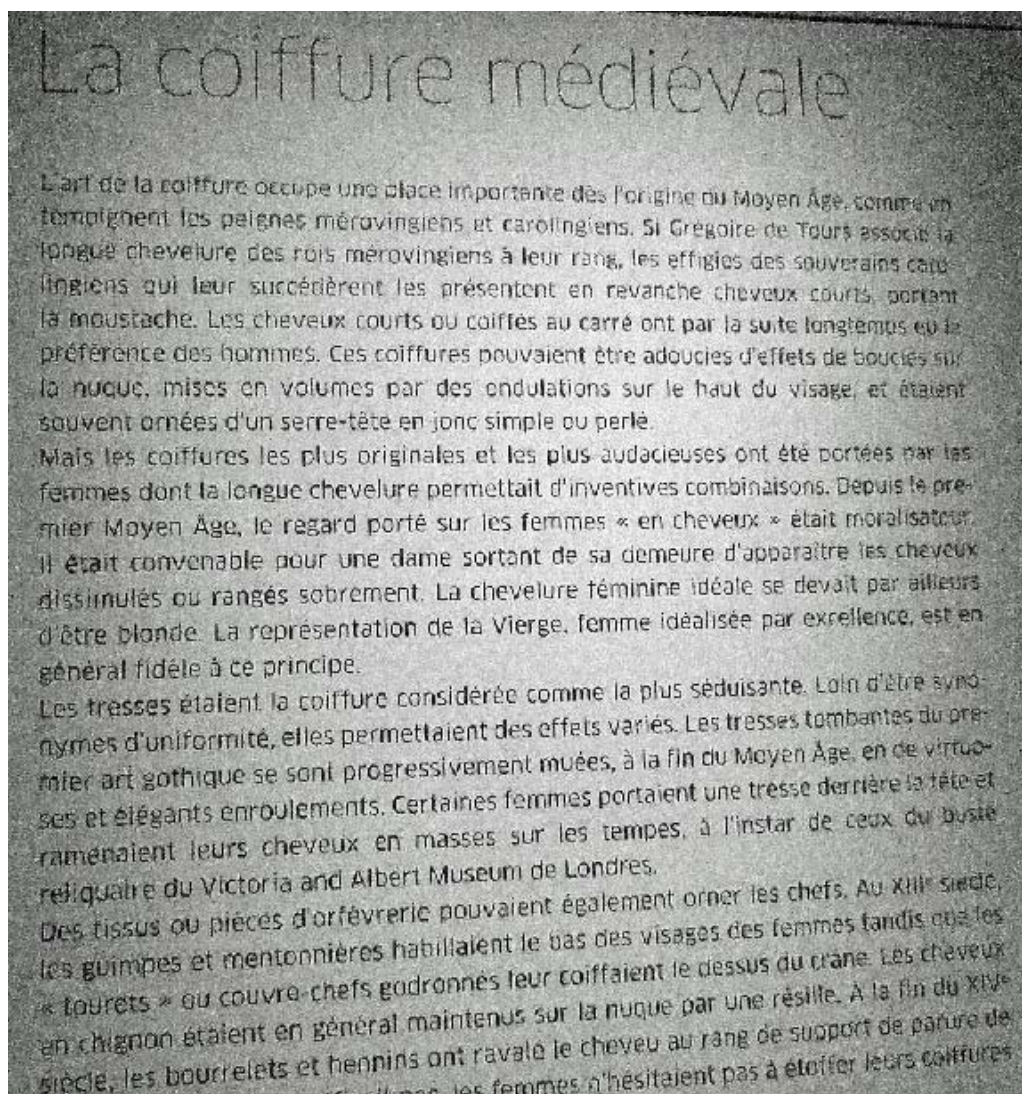
Manuscrit italien évoquant l'astrologie.

Il y a 8 feuillets avec une planète, ici c'est Vénus. Sur la page de droite est illustré l'influence qu'a Vénus sur les hommes.

Ici on voit une scène de bain où des jeunes gens se sont installés nus dans une fontaine. Hommes et femmes cohabitent (comme on le voit souvent à la Renaissance).

On constate quand même qu'il y a une certaine pudeur du corps. La nudité du corps est

toujours cachée en choisissant la position des corps.
C'est encore ici l'idée du partage du bain.



Port d'un touret côtelé



Les mèches bouclées correspondent à une iconographie médiévale des anges

Masque du gisant de Jeanne de Toulouse

Ile de France, après 1271
Provient de l'ancienne abbaye de Gercy
(Essonne)
Pierre
Musée de Cluny

Le gisant de la comtesse (morte en 1271) est connu par un dessin de Gaignières (XVII^e siècle) ; il n'en subsiste que le masque. D'une très grande qualité, ce dernier confirme la supériorité des sculpteurs d'Ile-de-France.

L'œuvre se situe à une époque où la coiffure féminine se complique singulièrement

Le visage est encadré par une guimpe, à l'instar des nobles dames ou des représentations de Sainte-Anne. Mais la superposition de bandeaux formant sur ce masque funéraire une triple mentonnière est une iconographie rare. Signe distinctif d'un rang important, le voile, qui se terminait avec deux pans tombant le long des tempes, est maintenu par un serre-tête constitué d'un filet de métal, orné de minces fleurons. Les deux petites mèches frisées au dessous du voile suivent une mode qui tend à se répandre dans le dernier quart du XII^e siècle, avant de devenir un poncif au siècle suivant.



Joueurs d'échecs (coiffe à cornes et turban à lambrequin)

Villefranche-sur-Saône, hôtel
de la Bessée, 1430-1440
Vitrail
Musée de Cluny

La dame est vêtue d'une longue robe de drap bordé de fourrure. Elle a le sommet du front rasé, selon l'usage des femmes élégantes au début du XVe siècle, et porte une coiffure à cornes dite " en pain fendu ". Son partenaire est coiffé d'un magnifique chaperon qui forme comme un turban sur sa tête. La grisaille et le jaune d'argent - deux techniques de prédilection de la peinture sur verre - sont employés sur un verre très pur, d'une épaisseur variable, parfois très mince. Sa remarquable qualité d'exécution en fait aussi un des meilleurs témoignages de l'art lyonnais vers le milieu du XVe siècle.

Le jeu d'échecs, comme métaphore du rituel amoureux, imprègne la culture de la fin du Moyen Âge, en littérature comme dans les arts figurés. L'un des plus séduisants témoignages de cet engouement nous est offert par ce vitrail du XVe siècle. Comptant parmi les plus anciens

vitraux civils conservés, il nous restitue l'art de vivre d'une élite cultivée. Les deux joueurs portent des vêtements élégants et des chapeaux extravagants, comme c'était la mode au XVe siècle.



(tableau complet)

La famille Jouvenel des Ursins (extrait)

Paris, 1445-1449
Peinture sur bois
Musée de Cluny

Les enfants sont derrière leurs parents.

Le garçon a une coiffure dite en « écuelle », mode qui se diffuse au début du XVème siècle. Les cheveux sont taillés en rond au-dessus des oreilles, la nuque et les tempes sont rasées.

Les deux filles ont une coiffure à corne. Le bourrelet et le voile posés sur les cheveux se trouvent rehaussés de pierreries.



Tenture de la vie de Saint-Pierre : Saint-Pierre amené au consistoire. (extrait)

Bruxelles, vers 1500
Tapisserie en laine et soie
Musée de Cluny

Parmi les personnages, un intéressant modèle de coiffure masculine dont la mode vient d'Italie. L'homme qui accompagne le martyr porte un élégant bérêt incliné, orné de rubans aux couleurs chatoyantes.

L'inclinaison exagérée de la coiffe fournit un exemple de ce goût pour l'extravagant qui apparut dans la coiffure au XVème siècle.



Tenture de la vie seigneuriale : la promenade. (extrait)

Pays-Bas du sud, vers 1500

Tapisserie en laine et soie

Musée de Cluny

Les cheveux de la dame tressés avec un ruban, sont coiffés en bandeaux autour du visage, et recouverts d'une petite coiffe ornée de joailleries, tandis que son front est barré d'un lacet, l'ensemble formant une coiffure délicate et précieuse. La blondeur de la chevelure fait partie des canons de la beauté féminine.